

Charles-Louis d'Argouges eut une fille qui, en 1788, épousa haut et puissant seigneur Charles, baron de Montreuil. Peu après survint la Révolution, et le château confisqué devint bien national. Il y a environ cinquante ans, un violent incendie a complètement détruit ce qui en restait. Seule une rue, que l'on appelle toujours la rue du Château, nous rappelle l'antique et illustre manoir qui a été comme le berceau de notre cité.

Nous ne pouvons aborder la période révolutionnaire sans avoir dit quelques mots de trois personnages intimement mêlés à l'histoire du Faouët et qui vécurent au XVII^e et au XVIII^e siècles: La Fontenelle, Pontcallec et Marie Tromel.

F. — LA FONTENELLE

Qui ne connaît le célèbre brigand Guy Eder de La Fontenelle, de sinistre mémoire? On reste confondu en présence d'une malice si précoce et de tant d'abominables forfaits. Ce gentilhomme avait à peine 15 ans qu'il était déjà chef de bandits. Lisez encore le Barzaz Breiz et vous y trouverez un écho de ses tristes exploits. C'est à faire frémir. Le pays du Faouët ne fut pas à l'abri de ses sanglantes excursions. Il s'était emparé du manoir de Crémeneç, en Priziac; il en fit un de ses quartiers généraux. De là il répandait la terreur dans les environs. Nous avons tous entendu parler de ces fameux souterrains où il enfermait ceux qui refusaient de payer la forte rançon qu'il exigeait. L'obscurité, le froid, la faim finissaient par avoir raison des plus obstinés; et l'on était effrayé de les voir à la sortie de ces cachots car ils ressemblaient plus à des spectres qu'à des êtres humains. En 1594 il s'empara de l'Abbaye de Langonnet. A cette époque il avait un millier d'hommes à sa disposition. Vers la fin de mai 1595, il partit du Faouët avec 500 ou 600 cavaliers, passa par Scaër, Coray, Briec, Locronan et alla attaquer Douarnenez. Il surprend la ville, massacre et pille pendant 5 jours, puis retourne au Faouët et à Crémeneç pour y méditer de nouveaux coups de main. La Cornouaille fut débarrassée de ce monstre lorsque, le 27 septembre 1602, sa tête tomba sur la place de Grève à Paris. Il avait à peine 28 ans.

G. — PONTCALLEC

Je n'entreprendrai pas, en une conférence qui a pour sujet toute l'histoire du pays du Faouët, de vous dire en détail ce que fut la célèbre conspiration de Pontcallec. Mais elle a eu dans ce pays un tel retentissement qu'il faut bien que je vous en donne au moins un résumé.

En ce temps-là, la Bretagne avait pour gouverneur M. de Montesquiou qui, en toute cette affaire, se montra très inférieur à sa tâche. Saint-Simon dit de lui qu'« il se blousa et mit tout en révolte et en confusion ». Châteauneuf ajoute: « On ne devait attribuer les troubles de la province qu'à son mauvais gouvernement, à ses hauteurs, à son avarice. La haine qu'il s'y était justement attirée y avait eu beaucoup plus de part qu'un dessein prémédité de brouiller l'Etat. » Mais d'où donc provenaient ces troubles?

Depuis les temps déjà lointains où notre bonne Duchesse Anne avait apporté comme dot au roi de France son duché de Bretagne, malgré les clauses du traité d'annexion, malgré les promesses solennelles, le pouvoir central n'avait cessé d'empiéter sur les

droits de la Province et du Parlement. Disons à la louange de la noblesse bretonne que, dans sa grande majorité, elle lutta sans se laisser pour combattre ces empiètements et revendiquer nos justes libertés. Hélas! malgré tous les efforts, nos libertés s'en allaient par lambeaux. Au début du XVIII^e siècle, sous la Régence, le maréchal de Montesquiou ayant voulu, sur l'ordre du gouvernement, imposer de nouvelles charges à la Bretagne déjà accablée d'impôts, le Parlement se cabra. A la vérité, la plupart de ses membres ne voulaient que la résistance légale dans les Etats de Bretagne. Mais quelques seigneurs plus turbulents, et, il faut bien le dire, plus ardents que pondérés, voulurent, dans leur juste exaspération, faire entendre une protestation plus énergique. C'est de là que naquit la conspiration de Pontcallec, dont on a pu dire qu'elle n'était qu'« illusions colossales et enfantillages périlleux. » L'âme du complot était de Lambilly qui n'était qu'un brouillon. Il avait pourtant réussi à gagner à sa cause un bon nombre de seigneurs bretons et à leur faire signer un pacte d'union. Ils s'engageaient à s'unir pour défendre les droits de la Bretagne et à soutenir celui des conjurés qui serait attaqué. On promettait de garder rigoureusement le secret. Ceux qui refuseraient de signer le pacte seraient déclarés sans foi, sans honneur, dégradés de la noblesse et bannis de tout commerce avec les seigneurs bretons. En tout ceci on déclarait pourtant sauf le respect dû au roi et au régent. Malheureusement — et c'est ce qui aggrava le cas des conjurés — on fit appel à l'Espagne, et on lui demanda des secours en argent et en troupes pour mener à bien l'entreprise. Par suite de circonstances, ce fut le jeune marquis de Pontcallec qui devint le chef de la conjuration. Il habitait le château de Pontcallec, en Berné. Dans le pays ce nom était vénéré, surtout depuis le grand-père Alain de Guer, marquis de Pontcallec, qui était d'une bonté, d'une libéralité sans limite et d'une vertu qui touchait à la sainteté. Devenu veuf, il entra dans les ordres. Une fois prêtre, il fut un auxiliaire de choix pour le Père Maunoir, an Tad Maner, qui consacrait alors sa vie à l'œuvre des missions en Basse-Bretagne, et qui évangélisa Le Faouët en 1666. Si j'ai tenu à dire un mot du grand-père, dont le souvenir vivait toujours dans le pays, c'est pour expliquer certaines particularités de la légende qui se forma plus tard autour du jeune marquis dont nous racontons en ce moment l'histoire. De vrai, notre homme avait assez mauvaise réputation. Il n'était pas marié, était connu comme mauvais sujet, célèbre par sa contrebande du tabac, dur pour ses fermiers qui le détestaient cordialement, mais qui le craignaient. Ce qui lui vaut cependant notre indulgence, je puis même dire notre sympathie, c'est qu'il embrassa ardemment la cause de la Bretagne opprimée, et qu'en somme, s'il est mort, c'est pour avoir essayé d'en sauvegarder les droits et la liberté.

Je ne saurais m'attarder à vous parler de tous les membres de cette conjuration. Je cite simplement les principaux qui vivaient tous d'ailleurs aux environs du Faouët: De Montlouis qui habitait en Priziac, au village de Plas-Kaer. Une de ses tantes était religieuse ursuline au Faouët; De Talhouët qui résidait au village de Barach, en Ploërdut; Du Couëdic, qui vivait à Kerbleizec, en Gourin; l'abbé Bourguillot, recteur de Kernascléden, tout voisin du château de Pontcallec; l'abbé Brandonnier, recteur de Berné, la paroisse du marquis.

A côté de ceux-là, il est un personnage que l'on appelait « l'auteur de tout », « le ministre », qui assistait, en effet, à toutes les réunions, qui était donc au courant de tout, qui, par ses conseils

dirigeait tout, bien qu'il restât dans l'ombre: c'est le sinistre Chemendy, alors sénéchal du Faouët. Il était entré d'autant plus facilement dans l'intimité des conjurés que sa fille était dame de compagnie et l'amie de Mlle de Pontcallec. Nous allons voir que les conjurés avaient bien mal placé leur confiance. Une des réunions les plus importantes eut lieu à Kerlein, près de Plas-Kaer, en cet endroit écarté, sauvage et pittoresque que nous avons appelé récemment, je ne sais trop pourquoi, le Trou du Biniou. Dans cette solitude personne ne pouvait songer à venir épier les conjurés. C'est là que Pontcallec distribua les grades; il se réserva celui de colonel; du Couëdic et de Talhouët furent nommés lieutenants-colonels.

Je ne puis que résumer les événements qui suivirent: la police eut vent de l'affaire; le château de Pontcallec fut pris; le marquis se réfugia au Dréhor, à l'Abbaye, à Tronjoly, ailleurs encore, et enfin au presbytère de Lignol. Et ce fut le misérable Chémendy, celui-là même qui était l'ami, le confident, le conseiller de Pontcallec et de ses complices, qui, dans l'espoir de sauver sa vie, s'offrit non seulement à trahir le marquis, mais encore à dénoncer à la police ceux des membres de la conjuration qu'il connaissait. A la vérité, il n'alla pas jusqu'à conduire lui-même les soldats chargés de l'arrestation. Il confia cette triste besogne à un valet de Pontcallec, nommé La Batterie, dont la femme était du Faouët, où d'ailleurs ils résidaient tous deux. Ce fut le 28 décembre 1719 que Pontcallec, cerné dans le presbytère de Lignol, fut arrêté, emprisonné à Nantes où le rejoignirent les autres conjurés et Chémendy lui-même que sa trahison n'avait nullement sauvé, et qui fut, au contraire, compté au nombre des plus coupables.

Vous savez comment se termina cette lamentable histoire. Au lieu d'être jugés par leurs pairs, les membres du Parlement de Bretagne, les conjurés comparurent devant des juges choisis par le régent, et qui avaient la consigne d'être impitoyables dans la répression. Pontcallec, du Couëdic, Talhouët et Montlouis furent condamnés à avoir la tête tranchée. Ils moururent courageusement, en gentilshommes et en chrétiens, sur la place du Bouffay, à Nantes.

Une telle répression parut à tous trop cruelle. Elle souleva l'indignation générale. On s'apitoya sur le sort des victimes. La légende s'emparant du fait — comme il est si naturel en Bretagne — Pontcallec devint un héros de l'indépendance bretonne. On oublia ses torts pour ne plus se souvenir que du renom de bienfaisance et de sainteté de sa famille. On le rajeunit de vingt années pour faire ressortir la cruauté des juges. Et aujourd'hui encore, dans tout le pays du Faouët, une sorte de vénération reste attachée au nom de Pontcallec. Le Barzaz Breiz raconte comment le recteur de Berné annonça à ses paroissiens la mort du jeune marquis :

Maro, paourien, neb ho mage
Neb ho kuiske, neb ho harpe...,
Maro neb a gare e vro
Hag her greaz betek ar maro...
Maro da zaou vloaz warnugent,
'Vel ar verzerien hag ar sent.

— 361 —

Traitour, ha!
Malloz d'it!
Malloz d'it, 'ta!
Traitour, ha!
Malloz d'it, 'ta!

L'ancien château de Pontcallec fut confisqué par l'Etat en 1791. Pendant la Révolution, les gardes nationaux du Faouët et de Guémené y mirent le feu. Celui qui le remplace a été construit à la fin du siècle dernier par le comte de Cossé-Brissac. Il appartient aujourd'hui, ainsi que les bois magnifiques et les terres qui l'enfourent, au duc de Lorge.

Quant à notre Chémendy, arrêté peu après ceux qu'il avait si lâchement dénoncés, il eut la chance de n'être pas inscrit sur la première liste, la liste de ceux qui furent le plus sévèrement punis. « Il est certainement un des plus criminels parmi les coupables de second ordre », écrivait Châteauneuf; et d'Argenson, le garde des sceaux, de lui répondre: « Il pourra trouver sa place dans le second arrêt. » Il l'y trouva, en effet; mais plus tard une amnistie générale adoucit sa peine. Puis l'oubli se fit autour de son nom et de ses tristes exploits.

H. — MARION DU FAOÜET

Il est un personnage qui, bien plus que La Fontenelle et Pontcallec, vit dans la mémoire de tous les Faouëtais, et dont je dois aussi esquisser la vie à grands traits, c'est Marie Tromel, universellement connue sous le nom de Marion du Faouët, mais que nous n'appelons ici jamais autrement que Marionik Fine-Font. Dans l'article de son intéressante revue *An Oaled* que M. Jaffrennou a eu l'obligeance de consacrer à ma petite brochure sur Le Faouët, il relève que je n'ai pas mentionné Marion du Faouët. Je vous accorde, M. le Président, qu'elle ne fait nullement honneur à notre cité. Mais si j'ai omis d'en parler, comme de tant d'autres sujets que j'ai abordés dans cette conférence, c'est que je n'ai pas voulu alourdir par une histoire détaillée du Faouët des pages qui ne voulaient être qu'un guide agréable pour les visiteurs de notre pittoresque région.

On s'est demandé où était né Marion. M. Trévédy affirme « qu'il n'est guère permis de douter qu'elle ne soit née au Véhut. » Elle serait alors de Priziac, bien que ce village ne soit qu'à quelques centaines de mètres de la limite du Faouët, et à deux kilomètres à peine de notre ville. Mais M. Lorédan, qui a eu la bonne fortune de découvrir dans les archives son acte de baptême, nous dit qu'elle naquit à Porz-en-Haie, à 500 mètres de la ville du Faouët, le 6 mai 1717, et qu'elle fut baptisée le 7 mai par Thomas Segain, prêtre de la paroisse. Quand a-t-elle au Véhut? combien de temps y séjourna-t-elle? Pourquoi l'y retrouve-t-on souvent au cours de sa vie? Il n'est pas facile de le dire. Ce qui est certain c'est qu'en toutes circonstances elle s'appelle elle-même Marion du Faouët.

Elle eut une enfance assez misérable. Sa mère ne semble guère s'être occupée de son éducation, et jamais elle ne surveilla sa conduite.

On dit qu'elle était très intelligente et d'une beauté merveilleuse. Ceci nous explique, d'une part, son nom de guerre: Marie